

**Le Pacte des Marchombres**  
*Pierre Bottero*

**Textes Inédits LdP**  
Le Livre de Poche



- **Pour continuer à arpenter la voie... (T1)**
  - La genèse du Pacte des Marchombres.
  - Mais Encore ?\*
- **La scène à laquelle vous avez échappé (T2)**
- **Quelques mots pour clore ce voyage... (T3)**
  - D'où vient ton imagination ?\*
  - Et Maintenant ?\*

*\* Extraits déjà parus dans Carte blanche à Pierre Bottero.*

## Bonus de Ellana (T1)

Pour continuer  
à arpenter la voie<sup>1</sup>...

---

1. La genèse du *Pacte des Marchombres* et un texte sur les grands thèmes du cycle, deux textes inédits de Pierre Bottero.

La genèse du Pacte des Marchombres  
ou 8 pièces choisies parmi les 153 000  
qui composent le puzze que vous tenez  
entre les mains

### *Pièce 1*

J'avais exactement quatre mille neuf cents jours, soit un peu plus de treize ans, la première fois que j'ai rencontré un Elfe.

C'était l'été, un bel été wprovençal, soleil ardent sur ciel bleu marine, odeur entêtante de thym, de menthe poivrée et de résine, stridulations des cigales... du classique efficace. Après une sympathique journée employée à jouer avec mes copains, j'avais fait un détour par le bibliobus garé non loin de chez moi et son conducteur / bibliothécaire m'avait placé dans les mains trois épais volumes reliés de rouge, couvertures dépourvues de la moindre illustration et titre hermétique : *Le Seigneur des Anneaux*. Ma foi, pourquoi pas ?

Lorsque après une douche heu... rapide et un bon re-

pas je me suis installé sur mon lit pour ouvrir le premier tome, je n'étais absolument pas préparé à la déferlante qui allait m'entraîner jusqu'à la Terre du Milieu, me faire vivre mille aventures et me transformer jamais.

Pièce 1 : Aragorn et Légolas à égalité, juste devant Sauron, Gandolf, Elrond, Frodon et tous les autres. Y compris les orques.

### *Pièce 2*

Enthousiasmé par la magie du *Seigneur des Anneaux*, je plonge dans les littératures de l'imaginaire, dévorant tous les livres qui me tombent sous la main, surtout s'ils sont illustrés par Siudmak.

Pièce 2 : l'oeuvre de Zelazny, celle de Farmer, de Moorcock, de Zimmer Bradley, de Howard et de centaines d'autres.

### *Pièce 3*

Après le bac, je découvre, outre les études supérieures, la liberté et Donjon & Dragons. Ce dernier en anglais puisqu'il vient d'être introduit en France et n'a pas encore été traduit. Je passe des nuits blanches, en apparence installé avec des amis autour d'une table à lancer des dés et à faire avancer des figurines sur un tableau blanc, en réalité à vivre d'ahurissantes aventures dans la peau d'un voleur semi Elfe, d'un guerrier barbare ou d'un magicien voué au chaos.

Très vite toutefois, le rôle de joueur ne me suffit

plus, j'ai envie, besoin, de créer mes propres scénarios, d'embarquer mes amis dans mon imaginaire, de les faire rêver, de les entraîner loin. Très loin. Je deviens maître du jeu.

Pièce 3 : la bouffée de bonheur et de fierté que l'on éprouve lorsque, par la magie des mots, on ouvre une porte vers un monde nouveau, lorsque cette porte est franchie et lorsque ceux qui la franchissent, dans un sens puis dans l'autre, reviennent de leur voyage les yeux brillants. Transformés.

#### *Pièce 4*

Je deviens instituteur. Riche et passionnant métier. Surtout si on oublie les décisionnaires, les éducateurs et autres metteurs d'enfants en grilles. Plaisir immense de se savoir utile, de placer quelques marches, les plus solides possible, devant les pieds des adultes en devenir dont j'ai la responsabilité. Et il y a ce sentiment d'harmonie qui m'étreint parfois la poitrine quand, au détour d'une matinée ni particulièrement préparée, ni forcément pédagogique, je sens que ma classe et moi filons sur la même onde. Quand mes mots sont leurs mots, quand mes émotions percent et les leurs vibrent, quand le contact est établi. Vraiment établi.

Pièce 4 : cette abolition de la distance qu'offrent les mots quand ils sont sincères.

#### *Pièce 5*

J'ai toujours fait beaucoup de sport. Parmi ces sports,

l'escalade et l'aïkido me procurent bien davantage que l'épanouissement physique inhérent aux autres activités que j'ai pratiquées. Au-delà du bien-être, de l'équilibre ou de la jubilation de sentir mes muscles fonctionner, accroché à une falaise ou montant sur un tatami, je découvre un formidable lien entre le corps et l'esprit, entre mes perceptions quand je suis en cation et celles que je vie en classe. Entre les gestes et les mots.

Pièce 5 : La recherche de l'équilibre et de la justesse. De mon équilibre et de ma justesse. Sans les théoriser. Juste pour moi.

### *Pièce 6*

Je continue à lire. De tout, même si les littératures de l'imaginaire continuent à me faire vibrer en repoussant mes horizons. Je découvre Dan Simmons, Alain Damasio, Terry Pratchett, Ayerdhal, Pierre Bordage...

Pièce 6 : les écrivains sont des magiciens.

### *Pièce 7*

J'écris mon premier roman un peu par hasard, un roman réaliste destiné à la jeunesse, et je suis fort étonné lorsqu'une éditrice accepte de le publier. Déclic. écrire pour dire, écrire pour partager, écrire pour voyager, écrire pour grandir, écrire pour être.

Pièce 7 : L'écriture et la lecture ne sont pas des matières littéraires mais des fonctions vitales au même titre que la respiration.

## *Pièce 8*

Je me lance dans l'écriture d'une saga de Fantasy, *La Quête d'Ewilan*. Un monde nouveau se dessine devant moi, tantôt guidé par mon imagination, tantôt lui imposant ses propres règles. Personnages, créatures, cités, fleuves, montagnes jaillissent, s'articulent autour de mes émotions, entrent en contact, évoluent, s'aiment, se détestent, se transforment... puis un des personnages, une jeune femme aux long cheveux noirs, Ellana, Marchombre de formation, de cœur et d'âme, décide de quitter son statut de personnage secondaire. D'abord pour devenir personnage principal. Ensuite pour prendre vie. Réellement.

Pièce 8 : « Tu me connais bien, Pierre. Presque aussi bien que je te connais. Qu'est-ce que tu attends pour m'écrire ? »

## *Pièce 9*

Oui, je sais, j'avais annoncé 8 pièces. Choisies parmi les 153 000 qui composent mon puzzle personnel. Je sais mais je fais ce que je veux. Parce-qu'écrire, surtout de la Fantasy, c'est être libre.

Pièce 9 donc : la pièce manquante. Celle que l'on cherche ardemment, vaillamment, désespérément parfois et qui, en se refusant à nous, nous pousse en avant. Celle qui nous interdit de croire qu'on est arrivé et nous souffle à l'oreille que le plus beau est à venir. Que le plus beau est avenir. Toujours.



## Mais Encore ?

Ecrire, même de la fantasy, surtout de la fantasy, c'est s'empoigner avec les mots, jouer avec eux, les caresser, les empiler, les bousculer... C'est aussi découvrir les idées qui se cachent derrière certains d'entre eux, prendre le risque que ces mots se fichent en toi et ne te lâchent plus.

Envie de partager certains d'entre eux avec vous.

### *L'Amour*

Les spécialistes des littératures de l'imaginaire sont légion. Pointilleux érudits et traqueurs de spécificités, ils ont mis en place des grilles d'analyse permettant de classer cette pléthore de romans qui ont en commun la capacité de faire voyager leurs lecteurs.

La première grille, créée il y a longtemps et désormais désuète, marquait la différence entre fantastique, merveilleux et science-fiction avec, en marge, un trublion peu apprécié des uns comme des autres : la fantasy.

Avant de poursuivre, je tiens à préciser que, n'étant pas moi-même un spécialiste, je n garantis en rien l'exactitude de propos qui n'engagent que moi. Je précise en outre que le nombre d'analyses différentes étant à peu près égal au nombre d'analystes, c'est le cœur léger que je me lance.

La fantasy. L'appellation, bien trop large au goût des spécialistes, se voit très vite déclinée en *heroic fantasy*, *high fantasy*, *low fantasy*, ou encore *dark fantasy*.

Hélas, mille fois hélas, les auteurs ne respectent pas les grilles. Ne voilà-t-il pas que des romans apparaissent, utilisant les ingrédients de la science-fiction et de la fantasy ? Qu'importe, l'A.O.C. est prête : ce sera de la science-fantasy.

Preuve, s'il en est besoin, de l'adaptabilité et de la réactivité des docteurs-ès merveilleux, d'autres termes naissent. Aussi vite que les auteurs inventent. *Urban fantasy*, *animal fantasy*, *punk fantasy*, *light fantasy*, *realist fantasy*...

Jeu cocasse qui a le mérite de montrer la perméabilité des cases où l'on veut trop souvent enfermer les auteurs et, plus généralement, les êtres humains.

– Pas forcément clair mais sympathique. Quel rapport avec le titre ? L'amour.

Pendant longtemps l'amour a été absent des romans de fantasy. Conan, père des héros solitaires arpentant les rudes chemins de l'*heroic fantasy*, brille plus par ses muscles et son courage que par sa séduction et, si sa route croise souvent celles de séduisantes créatures aux courbes affolantes, il s'agit davantage pour l'auteur de flirter avec le fantasme que de jouer avec la complexité du sentiment amoureux.

La Terre du Milieu elle-même est étrangement « monosexuée ». Face à la profusion de personnages masculins denses et fouillés, Galadriel, Arwen et Eowyn ne pèsent pas lourd, et si le destin d'Aragorn et celui d'Arwen sont dramatiquement liés, leur amour n'est en rien l'axe central du Seigneur des Anneaux.

Loin de moi l'idée d'émettre la moindre critique envers les magiciens que furent, et sont toujours, Howard et Tolkien, ni la prétention de comparer l'incomparable. J'éprouve juste l'envie d'assumer une conviction : l'amour est le moteur du monde, et d'utiliser l'outil premier de l'auteur : sa liberté.

L'amour devient ainsi le fil autour duquel s'enroulent mes récits, le jalon qui marque les instants clefs de mes intrigues, la raison d'être de mes personnages. Et sans doute la mienne.

Avec, tout au fond de moi, le rêve qu'un spécialiste des littératures de l'imaginaire, après avoir lu *La Quête d'Ewilan* ou *Le Pacte des marchombres*, invente le terme de « love fantasy » !

### *La bagarre*

J'aime la bagarre.

Pas la vraie. Pas celle qui fait mal, qui blesse, qui fait peur. Non, pas celle-là.

J'aime la bagarre dans les livres, dans les films, dans les jeux. Celle qui fait rire, celle où des gentils très gentils gagnent face à des méchants très méchants, surtout si ces derniers sont plus gros, plus nombreux, mieux armés. J'aime la bagarre qui me fait devenir un héros

et redevenir un enfant, ce qui est sans doute la même chose.

J'aime la bagarre, mythique, dans *L'Homme tranquille* de John Ford. Celle où John Wayne et Victor McLaglen se martèlent le visage à coups de poing pendant dix bonnes minutes sans que coule une seule goutte de sang ou tombe la moindre dent. Bagarre homérique qui, comme de bien entendu, scellera l'amitié indéfectible des deux hommes.

J'aime la bagarre quand elle dépasse les limites du raisonnable. Uma Thurman dans *Kill Bill* de Quentin Tarantino quand elle affronte, katana à la main, les Crazy 88... et les massacre ! Aragorn et sa poignée de rôdeurs face aux hordes de Sauron dans *Le Seigneur des Anneaux*. Vendredi, dans le roman éponyme de Robert Heinlein, jeune femme qui, dans ses combats, ne cède jamais et toujours avance.

J'aime la bagarre quand elle est belle. *Le Secret des Poignards Volants* de Zhang Yimou, *Mytale* de Ayerdhal, *Le Paladin de la Nuit* de Margaret Weis et Tracy Hickman...

– Euh... Qui dit bagarre, dit violence, non ? D'autant que tu n'y vas pas avec le dos de la cuillère. Tendons tranchés, gorges ouvertes, fontaines de sang, têtes qui roulent... Dans des romans jeunesse, ça ne fait pas un peu désordre ?

La violence, la vraie violence, ne se trouve pas dans ces bagarres-là mais dans les mensonges, la haine, l'intolérance, dans les guerres qui ensanglantent l'actualité et dans les petites agressions nichées au cœur de notre quotidien. La vraie violence se découvre à vingt heures à la télé ou dans les embouteillages, pas dans les romans.

Mes lecteurs ne s'y trompent d'ailleurs pas et je sais qu'aucun d'entre eux n'a jamais fait de cauchemars en lisant *La Quête d'Ewilan* ni envisagé, après la lecture du *Pacte des marchombres*, de s'armer d'un sabre afin de faire le ménage chez un voisin trop bruyant.

– Admettons. Parle-nous un peu de l'écriture de tes scènes de bagarre.

Durant de longues années, j'ai pratiqué l'aïkido. Si je suis loin d'être un expert, c'est néanmoins sur le *tatami* que j'ai appris à écrire ces scènes là. Les notions d'équilibre et de déséquilibre, de centre, de fluidité, d'énergie, de temps, forment la trame sur laquelle se tisse l'aïkido. Ce sont elles que j'essaie de retranscrire quand je décris l'art du combat marchombre ou un affrontement à l'arme blanche.

Il m'arrive également de saisir le sabre japonais accroché au mur de mon bureau pour travailler une posture ou de mimer la position d'un de mes personnages afin de trouver les mots pour la décrire...

De jolis moments durant lesquels je suis particulièrement content de n'avoir aucun voisin susceptible de regarder chez moi par la fenêtre ou par-dessus une haie !

### *Les noms*

Comment faire pour que le lecteur, une fois franchie la porte conduisant à mon monde, ait la sensation de se trouver ailleurs ? Ce n'est pas parce que le roman est catalogué *fantasy* que le dépaysement est assuré. Pour que l'effet fonctionne, il faut insérer des éléments dans la narration qui, insidieusement ou, au contraire, avec

brutalité, vont convaincre le voyageur qu'il n'est plus chez lui.

Placer à chaque page des montagnes hautes de vingt kilomètres, des bestioles à vingt-six pattes pesant trois tonnes, ou des hordes gobelinesques assoiffées de sang ne suffit néanmoins pas toujours. Voire donne envie de vraiment se trouver ailleurs tant le résultat est pesant.

Tout est question d'équilibre.

Des monstres, certes, mais pas trop, des hordes gobelinesques savamment dosées et la certitude qu'une montagne haute de vingt kilomètres interpellera beaucoup plus le lecteur si elle est mythique. Y compris dans le roman.

Les noms, ceux des personnages, des créatures ou des lieux, obéissent à la même règle. La règle de l'équilibre.

Impossible d'écrire un roman de fantasy dont le héros s'appellerait Marcel Dupont (à moins de se spécialiser dans la burlesque fantasy) mais que dire des textes où « Kalanderegil se préparait à affronter le querbixux près de Thysq Poutrigh lorsque les Thurfiops et leurs alliés mhursikx éveillèrent le Paarniuh à l'aide d'une rghuinette. » ?

Pas de dépaysement dans le premier cas et envie de rentrer chez soi dans le second !

Pour trouver le nom d'un personnage, d'un monstre ou d'un lieu, je joue avec les syllabes et les sons comme on pourrait jouer avec des notes. Je recherche la musique du mot et la concordance de cette musique avec ce que je veux nommer.

Et j'évite d'exagérer.

Je peux ainsi inventer le Ts'lich, ennemi héréditaire

monstrueusement intelligent qui ressemble au croisement d'un lézard et d'une mante religieuse, et placer à ses côtés un brûleur, aussi dangereux ou presque, mais dont le nom est quand même plus facile à prononcer.

Si les voyageurs de l'imaginaire découvriront avec *La Horde du Contrevent* d'Alain Damasio une langue inventée aussi brillante qu'intelligible qui les propulsera ailleurs, ils devront se contenter avec des auteurs moins géniaux de la musique des mots.

Ce qui n'est déjà pas si mal.

Pour clore le sujet, une anecdote.

Lorsque j'ai envoyé chez Rageot le premier tome de *La Quête d'Ewilan*, mon éditrice, ou plutôt ma future éditrice, a décidé très vite qu'elle le publierait. Elle m'a toutefois averti que le nom de l'héroïne était, selon elle, peu pertinent. Il est vrai que l'héroïne en question ne s'appelait pas Ewilan à l'époque puisque je n'avais rien trouvé de mieux que l'affubler du surnom porté par ma fille lorsqu'elle était toute petite.

Mon éditrice avait raison, bien sûr, et je me souviendrai toujours de son air dubitatif quand elle m'a dit : « Vous savez, Pierre, le nom des personnages est un vecteur de rêves et je doute que quiconque rêve beaucoup en découvrant un livre qui s'intitulerait *La Quête de Miette* ! »

## LA RELATION MAÎTRE-ÉLÈVE

Cœur de ce deuxième tome.

Jilano est un maître au sens noble du terme. L'enseignant qui transmet un savoir et qui veille à l'épanouissement de son élève, non le despote qui écrase pour

exister ou le virtuose enfermé dans son miroir.

Ellana est l'élève idéale puisque son désir premier est d'apprendre.

Leur relation est entièrement axée sur l'évolution d'Ellana et si cette dernière doit obéissance totale à Jilano, c'est Jilano qui se trouve en réalité au service d'Ellana.

Le maître n'est ni un amant, ni un père, ni un ami. L'élève n'est ni une maîtresse, ni une fille, ni une amie. Et le lien qui les unit possède ses caractéristiques propres. Avancer, seuls et ensemble vers leur liberté. Le maître offre tout ce qu'il possède à son élève qui ne lui doit en retour qu'une seule chose : son envol. Cet envol qui marque un commencement pour l'un et un palier pour l'autre. Sans envol, tout enseignement est vain. L'élève reste à jamais un pâle reflet du maître qui se flétrit au sein d'une société qui se sclérose.

J'aime l'idée qu'une vie puisse s'articuler autour de ces deux axes : évolution et transmission. Évolution puis transmission. Évoluer pour soi, transmettre pour que l'élève évolue et dépasse le maître, transmettre pour continuer à évoluer.

Rêve d'un monde, le nôtre, où l'enseignement (re ?)prendrait son véritable sens : former et non conformer, un monde où les écoles deviendraient des pistes d'envol, un monde où nous cesserions d'imposer nos limites à nos enfants.

« J'aimerais tant être un(e) marchombre ! » Cette phrase que pour mon plus grand bonheur j'entends souvent dans la bouche de mes jeunes lecteurs ou que je lis dans les courriers qu'ils m'adressent. Ne nous leurrons pas, ce n'est pas à la tenue de cuir, au poignard

ni même à la souplesse ou à l'art du combat qu'ils aspirent mais à un doux rêve, deux mots qu'ils lient sans se douter qu'ils font ainsi exploser les fondements de l'anarchisme : la liberté et un maître ! Se considéraient-ils comme des prisonniers sans guide, nos enfants ? Des détenus sans horizon ?

Le livre est une porte, mais aucun livre-porte s'ouvrant sur un livre-monde ne vaut une vraie porte qui s'ouvre vers un vrai avenir.

## *LA MORT*

Celle de l'autre.

Douleur infinie qui jamais ne passe. Douleur terrifiante qui s'enfouit dans le cœur de celui qui reste, dans son âme, tisse un cocon protecteur autour d'elle et devient son propre univers.

Douleur familière qui palpite à l'écart du monde et des autres. Douleur amie qui laisse la vie – la vie qui revient toujours – finir de l'isoler. Sans jamais l'atteindre.

Certitude :

La mort est un cadeau que nous offrent ceux qui partent. Un cadeau exigeant, écrasant, mais un cadeau. La possibilité de grandir, de comprendre, de s'ouvrir, d'apprendre. D'attendre aussi. Sa propre mort. Sans plus la redouter.

Certitude :

Depuis le commencement des temps, des milliards de personnes ont vu leurs proches franchir l'ultime porte avant de la franchir à leur tour. Lentement égrenés ou par familles entières, révoltés ou soumis, dans la sérénité ou l'angoisse, la douceur ou la violence. Tous sont de l'autre côté. Égalité enfin absolue.

Certitude :

Les mots ne sont que des mots et les gens deviennent translucides lorsque la mort survient. La réponse est en soi.

*Pierre Bottero*

## Bonus de l'Envol (T2)

La scène à laquelle  
vous avez échappé<sup>1</sup>...

---

1. Une scène inédite de Pierre Bottero



*Le Pacte des Marchombres*, j'ai déjà eu l'occasion de le dire, est d'abord paru dans une collection destinée à la jeunesse. Cela signifie-t-il qu'il s'agit d'un ouvrage réservé aux adolescent que les adultes doivent s'abstenir d'ouvrir ?

Non, bien sûr. La preuve : vous le tenez en ce moment entre vos mains et rien de dramatique n'est en train de vous arriver.

Plus sérieusement, je suis persuadé depuis longtemps qu'un roman « jeunesse » est un roman qui peut être lu par des jeunes mais qui ne leur est pas réservé. Très souvent ouvrage à niveaux de lectures multiples, chaque lecteur, jeune ou moins jeune, y pioche ce dont il a besoin, ce qu'il est capable de comprendre, d'apprécier.

Mieux que ça, chaque lecteur adulte y gagne la possibilité de lire un texte à la fluidité travaillée, écrit par un auteur qui s'est interdit pesants effets de style et tournures alambiquées destinées à prouver son statut d'intellectuel. Non, je ne me vante pas, je défend une littérature de qualité qui, heureusement, n'est plus décriée aujourd'hui que par les grincheux et les pédants.

Auteur jeunesse, j'ai découvert au fil de mes histoires que je pouvais complexifier leur fond et leur forme sans perdre les lecteurs auxquels elles étaient d'abord destinées, tout en m'ouvrant à un nouveau public, plus âgé, et, donnée essentielle, tout en continuant à me faire plaisir. Je ne m'en suis pas privé et le *Pacte des Marchombres* est, pour l'instant l'aboutissement de cette évolution.

Cela signifie-t-il qu'écrire pour la jeunesse ne comporte aucune contrainte ?

Non, bien sûr. Ces contraintes existent, ç commencer par celle évoquée plus haut et qui consiste à donner vie à des textes les plus fluides possibles, écrits dans une langue qui, juste et sans concession, n'en demeure pas moins accessible.

Autre contrainte : toujours garder en tête que l'auteur doit à son lecteur le respect le plus absolu. Si celle-là pouvait être généralisée, nous serions tous gagnants, non ?

Enfin, et en ce qui me concerne, la contrainte de bien réfléchir avant de me lancer dans l'écriture d'une scène offrant une place de premier rang à la violence ou à la sexualité. On peut tout écrire, même en jeunesse, tant qu'on sait pourquoi pourquoi et pour qui on l'écrit.

Assez allergique à la violence gratuite ou complaisante, je contourne souvent le problème qu'elle me pose dans mes livres en lui adjoignant une dose d'humour, parfois en versant dans la surenchère et donc dans le comique, d'autres fois en épurant mon écriture, le but étant de dire sans choquer, écrire sans blesser.

Quand à la sexualité...

Dans le livre que vous venez (peut-être) de lire, vous avez trouvé à la page 165 une scène dans laquelle Ellana et Hurj vivent un intense moment de passion charnelle. Lors de l'écriture de cette scène, mon travail a consisté à laisser deviner plus qu'à expliquer, à offrir une place à l'imagination de chacun en fonction de son âge et de son expérience, ce qui donne, au final, une scène que certains d'entre vous ont peut-être trouvés trop sage, trop elliptique, voire un poil frustrante...

Preuve que la frontière est ténue entre littérature jeunesse et littérature adulte, si j'avais écrit directement et uniquement pour adultes, cette scène aurait sans doute été la seule à être différente.

Voilà ce qu'elle aurait pu devenir :



– Mourir, chuchota Ellana. Nous allons sans doute mourir tout à l'heure. N'as-tu pas peur ?

– Non.

Il ne trichait pas, et la force qui vibrait dans ce simple mot la rassura plus qu'un long discours apaisant. Elle bascula pour amener son visage à quelques centimètres à peine de celui de Hurj.

– Moi, j'ai peur mais grâce à toi je tiens bon.

Elle s'approcha encore.

Hurj ne bougeait plus, paralysé par l'attente et l'émotion.

Puis les lèvres d'Ellana se posèrent sur les siennes et la gangue qui le maintenait pétrifié explosa.

Il referma ses bras sur elle.

La renversa.

Fort et léger à la fois.

Ellana sentit une douce quiétude. C'était ce qu'elle voulait, ce qu'elle cherchait. Une présence rassurante qui...

Elle frémit.

Loin, très loin de l'avidité qui marquait les baisers de Nillem, la bouche d'Hurj, après un premier effleurement butinait maintenant la sienne avec la légèreté d'un papillon, soyeuse et tiède, patiente et aventureuse, attentive et aventureuse. Les lèvres d'Ellana s'ouvrirent, sa langue et celle d'Hurk se trouvèrent, se lièrent, complices dès leur premier contact. Elles jouèrent un instant puis le souffle d'Ellana s'accéléra. Hurj avait glissé une main sous sa tunique et la remontait en lentes spirales le long de se ventre.

Ellana ferma les yeux. Sa poitrine, menue, était particulièrement sensible, le bout de ses sein si délicat que lorsqu'un homme - Nillem - les touchait, souvent maladroit, la frontière entre bien être et crispation, délice et douleur, devenait floue, perméable, la poussant à se protéger en se détournant, à refuser cette caresse que son corps réclamait pourtant avec avidité.

Comme s'il avait perçu cette réticence à venir, la main de Hurj se fit légère et se fut sa paume ouverte qui lui effleura un mamelon gonflé par le désir et l'attente. Ellana tressaillit. La sensation était incroyable. Le velouté de la paume, lisse et chaude, contre la dureté du mamelon à la réceptivité exacerbée, irradiait jusque dans son ventre des ondes d'un plaisir nouveau, inattendu.

Impérieux.

Elle se mordit les lèvres, ouvrit les bras et, les yeux toujours clos, abandonna toute réserve pour s'offrir à Hurj.

Il la déshabilla lentement, se délectant de la beauté de son corps délié autant que du grain de sa peau, humain le parfum du vent qui riait encore dans ses cheveux, goûtant le contraste entre le hâle doré de son visage et celui, satiné, de sa gorge, notant avec émotion le duvet blond sur ses avant-bras, la fine cicatrice blanche courant sur sa hanche, la petite veine bleutée palpitant à l'intérieur d'un coude...

Lorsqu'elle fut nue, tête penchée sur le côté, bouche entrouverte, immobile et confiante, Hurj sentit son cœur se déchirer. Ce qu'il ressentait allait au-delà du désir. Une vague de bonheur qui liait son esprit, son sexe, son âme dans une même boucle lumineuse.

Le souffle court, il reprit ses caresses.

En la caressant, il se trouvait enfin et, en se trouvant, il se perdait. Heureux.

Ellana, elle, exultait.

Les mains d'Hurj, douces et fortes, l'entraînaient vers des horizons qu'elle n'avait encore jamais connus. Ni même imaginés.

Elle exultait mais elle en voulait plus.

Plus fort. Plus loin. Plus intense.

Comme s'il avait lu ses pensées, déchiffré ses envies les lèvres de Hurj descendirent le long de son cou, se coulèrent entre le galbe de ses seins, remontrèrent vers un mamelon tendu à l'extrême. Se refermèrent sur lui.

Tandis que la respiration d'Ellana accélérât bruta-

lement, Hurj le fit rouler sous sa langue, le lécha, le mordilla...

Gémissement.

Invite pressante autant que réaction instinctive, les jambes d'Ellana s'ouvrirent. La main gauche d'Hurj s'insinua entre ses cuisses, remontèrent jusqu'à effleurer son sexe. Du bout des doigts, il cueillit la goutte de désir qui y perlait. La porta lentement à sa bouche pour la savourer.

Gémissement.

La main d'Hurj revint à la source. Se fit plus audacieuse, plus pressante. Ellana arquait les reins. Son sexe devenu liquide exigeait d'être envahi, comblé, possédé. Lorsque Hurj, enfin, glissa un doigt en elle, elle poussa un cri sourd.

La bouche de Hurj s'écrasa contre la sienne.

Alors que leur baiser prenait des accents sauvages, le doigt de Hurj entama une sarabande brûlante. Ellana, incrédule, sentit qu'elle perdait pied. Elle voulut se retenir, résister, la bouche de Hurj, les mains de Hurj, le foight de Hurj, la poussière en avant.

Irrésistibles.

Elle ouvrit les yeux alors que la jouissance déferlait sur elle, emportant tout sur son passage.

Il lui fallut une éternité et une poignée de minutes pour revenir à elle et à la réalité.

Hurj, à genoux, venait d'ôter sa tunique. Le regard qu'il posait sur elle brûlait d'une telle convoitise qu'elle se sentit à nouveau défaillir. Elle s'agenouilla à son tour, l'attrapa par la nuque, l'attira vers elle et l'embrassa avec fougue.

Quand il la saisit par la taille, elle posa les main à

plat sur sa vaste poitrine.

– À moi, grand chef, murmura-t-elle.

Elle le repoussa de façon à ce qu'il bascule en arrière. Il se laissa aller, éclatant de rire lorsqu'il voulut l'entraîner avec lui et qu'elle se déroba.

– J'ai dit à moi ! sourit-elle en défaisant son ceinturon avec habileté.

Elle aurait voulu jouer avec son corps comme il avait joué avec le sien mais elle sentait l'urgence de son désir. Terrible. Irrépressible. À l'aune du désir qui palpitait en elle. Il n'était plus temps de jouer.

Quand son sexe apparut, dur, fort, dressé, et qu'elle le saisit entre ses doigts, Hurj sursauté. se raidit.

La renverser, basculer sur elle, ouvrir ses cuisses, la pénétrer... Rien d'autre ne comptait. Rien d'autre n'existait.

– Non chuchota-t-elle en le maintenant plaqué au sol.

Elle se coula le long de son corps, déposant une série de baisers humides dans son cou, sur son torse, son ventre...

Hurj se mit à trembler.

Lorsqu'elle referma ses lèvres sur son gland tendu à craquer, il crut qu'un soleil explosait dans sa tête. Elle le fit coulisser trois fois dans sa bouche, douce, chaude, voluptueuse, puis se redressa. Il émit un gémissement de protestation, se tendit pour...

Déjà, elle l'enjambait, posait un genou de chaque côté de ses hanches, passait la main entre eux, s'empara de son sexe, le guidait à l'orée du sien...

Il retint sa respiration.

Elle s'était immobilisée, retardant l'instant où il

entrerait en elle pour mieux en savourer chaque seconde.

Quand elle ne put tenir, elle se laissa descendre sur lui avec un gémissement rauque, goûtant l'incroyable plaisir de sentir que chaque chose dans l'univers prenait enfin sa place.

Lorsqu'il fut profondément fiché en elle, ils échangèrent un long regard puis, doucement, elle se mit en mouvement.

Les hanches d'Ellana ondoient, pareillent aux vagues d'un océan éternel. Son souffle est ample, profond, son cœur, devenue goutte d'absolu, bat au rythme de l'univers et la jouissance qui monte dans chaque cellule de son corps porte des ailes.

Les hommes sont-ils capables de voler, jeune apprentie ?

Elle ne cherche plus la réponse.

Elle est la réponse.

Et tandis qu'elle s'envole, Hurj se noie dans sa lumière.

À jamais.



## Bonus de la Prophétie (T3)

Quelques mots  
pour clore ce voyage<sup>1</sup>

---

1. Un texte sur l'écriture et un sur la fin d'un cycle, deux textes inédits de Pierre Bottero.

## D'où vient ton imagination ?

*Modifications annotées*

– Mais c'est pas possible, d'où vient ton imagination ?

– Comment fais-tu pour imaginer un monde aussi différent et aussi réaliste ?

– On a l'impression d'y être !

– C'est grand. Comment tu fais ?

Étrangement, ce sont les questions de mes lecteurs qui m'ont poussé à réfléchir sur la construction d'un roman de fantasy. Sur quels leviers un auteur agit-il pour donner de l'ampleur à une histoire, ampleur tant géographique qu'historique ou économique ? Comment se débrouille-t-il pour qu'une succession de phrases devienne une succession de paysages, un ensemble de mots l'émotion d'un personnage devant ces paysages ? Comment distiller dimension, vie et enjeux ?

Très vite deux réponses s'imposent.

Écriture et imagination.

Écriture. Travail sur la forme. Lisser ses phrases pour qu'elles caressent, les affûter pour qu'elles tranchent, les effiler pour qu'elles percent, les vriller

pour qu'elles crochètent. Faire de ses phrases une panoplie d'outils destinés à un seul but : sculpter l'émotion.

L'émotion est le vaisseau sur lequel voyage le lecteur. Un vaisseau qui navigue avec la même aisance entre les pages d'un livre, sur les accords d'une symphonie ou les dégradés d'une peinture.

Joli mais cela ne suffit pas. Embarquer est certes nécessaire, encore faut-il avoir un endroit où débarquer.

Imagination. Travail sur le fond. L'auteur ne peut donner accès à son monde que si ce monde existe déjà dans sa tête. Curieuse idée que celle d'être habité par un monde. Le contraire est tout de même bien plus fréquent. Oui, mais écrire de la fantasy revient à jouer avec ce genre de paradoxe et à le faire admettre à ses lecteurs, ce qui pourrait donner un dialogue du genre :

– Un monde existe en moi. Un vrai monde.

– Euh... T'es sûr ?

– Certain. Et tu sais quoi ? Tu vas y pénétrer !

– Je vais pénétrer dans le monde qui existe dans ta tête ?

– Oui. Grâce à un vaisseau qui s'appelle émotion et que j'ai construit à l'aide de mots !

Et ça marche !

Sauf qu'une difficulté de taille se profile. Ou plutôt deux difficultés.

D'abord, si je m'imagine volontiers en sculpteur d'émotions, maniant les mots avec délicatesse, brio, finesse, panache, le résultat est rarement à la hauteur de mes espérances. Ensuite, pour fertile que

soit mon imagination, ma tête est trop petite pour qu'un monde y tienne entier. Dans toute son infinie complexité. Monde trop complexe pour une tête trop petite.

Deux difficultés, deux moyens de les contourner.

Le premier consiste à lâcher prise. Avec la réalité en acceptant d'être explorateur de son monde imaginaire, avec la raison en s'abreuvant de l'émotion qu'on est censé offrir à ses lecteurs.

Étrange culbute qui place l'auteur à l'intérieur de lui-même.

Je n'écris plus, je ressens. Je ne réfléchis plus, j'éprouve. Je ne construis plus, je vis.

Je ne tire aucune gloire de ces plongeurs vers mon « dedans ». Aucune honte non plus. Je plonge et lorsque je remonte à la surface, je ramène parfois avec moi des trouvailles qui me font jubiler puisqu'elles correspondent exactement à ce que je voulais écrire. Étonnement d'avoir trouvé ce que je ne savais pas chercher. Satisfaction paisible d'être dans mon « juste ».

Lorsque j'ai écrit les premières phrases d'Ellana, j'ai plongé. Presque immédiatement. Je suis remonté avec une formule qui m'a ravi et que j'aurais été incapable d'inventer de façon plus « consciente » :

*– Maman, pourquoi les nuages vont dans un sens et nous dans l'autre ?*

*Isaya sourit, caressa la joue de sa fille du bout des doigts.*

*– Il y a deux réponses à ta question. Comme à toutes les questions, tu le sais bien. Laquelle veux-tu*

*entendre ?*

*– Les deux.*

*– Laquelle en premier alors ?*

*La fillette plissa le nez.*

*– Celle du savant.*

*– Nous allons vers le nord parce que nous cherchons une terre où nous établir. Un endroit où construire une belle maison, élever des coureurs et cultiver des racines de niam. C'était notre rêve depuis des années et nous avons quitté Al-Far pour le vivre.*

*– Je n'aime pas les galettes de niam...*

*– Nous planterons aussi des fraises, promis. Les nuages, eux, n'ont pas le choix. Ils vont vers le sud parce que le vent les pousse et, comme ils sont très très légers, ils sont incapables de lui résister.*

*– Et la réponse du poète ?*

*– Les hommes sont comme les nuages. Ils sont chassés en avant par un vent mystérieux et invisible face auquel ils sont impuissants. Ils croient maîtriser leur route et se moquent de la faiblesse des nuages, mais leur vent à eux est mille fois plus fort que celui qui souffle là-haut.*

La réponse du savant et celle du poète. Deux façons de répondre à une question mais aussi deux façons d'appréhender le monde. Sans qu'aucune ne prévale sur l'autre. Complémentaires.

Un vrai bonheur pour moi de dénicher ça. Non que la formule soit géniale mais parce qu'elle colle parfaitement à l'ambiance que je voulais pour ce début de roman et qu'en outre, elle m'a servi de tremplin

pour la suite de mon histoire.

Les joies du plongeon en soi-même.

Le deuxième moyen est plus technique. Voir grand dès le départ et, surtout, parsemer son histoire d'indices, de jalons, de portes entrouvertes pour reprendre une métaphore qui, décidément, me plaît bien.

Ces portes/jalons ont deux utilités. Montrer à mes lecteurs que si mon histoire va à gauche, elle pourrait tout aussi bien aller à droite, et m'assurer de la cohérence finale de mon récit. En exemple, le désert des Murmures.

Voir grand dès le départ implique, dans le cas de *La Quête d'Ewilan*, imaginer des lieux au-delà de l'Empire, des lieux que mes personnages n'arpenteront pas. Des lieux sans autre utilité que montrer l'étendue du monde dans lequel se déroule mon roman. Parmi ces lieux, un désert. Que je nomme. Le désert des Murmures.

Entrouvrir des portes au fil du texte. Dans le cas de notre désert, placer un juron dans la bouche d'un guerrier de passage : « Par le désert des Murmures, éructa-t-il », des références : « Son cœur est aussi sec que le désert des Murmures », « Tu serais capable de trouver de l'eau dans le désert des Murmures ! ».

Mon lecteur, tout en suivant le fil de l'histoire principale, note la présence de ces portes même si elles ne le marquent pas forcément. Il devine les chemins qui s'ouvrent derrière elles. Peu importe que ces chemins ne conduisent pour l'instant que

dans le brouillard de mondes en construction ou en gestation, ils existent et s'ils existent c'est qu'un ailleurs existe aussi.

Et puis vient le jour où, pour offrir de la consistance à une péripétie inattendue, j'ai besoin d'un désert. Un désert ? Je l'ai, mieux que ça, je le partage avec mes lecteurs, et quand mes personnages s'y risquent, un déclic se fait entendre. Le déclic de la cohérence.

Avoir un monde dans sa tête. Mélange de certitudes et de possibles qui ne demandent qu'à exister.

– D'accord, c'est bien beau tout ça mais t'es qui toi ? D'où tu viens ? Où tu vas ? Où tu vis ?

Je ne suis pas certain que des réponses soient indispensables ni même utiles pour lire ce que j'écris. Pour l'apprécier. Ou pas.

J'ai la chance d'avoir un lectorat nombreux et fidèle. La chance de le rencontrer, physiquement sur les salons du livre auxquels je participe, virtuellement sur internet grâce à des sites dédiés.<sup>1</sup> J'ai la chance d'échanger avec des lecteurs ouverts et curieux, bienveillants et exigeants. Et j'ai régulièrement l'occasion de leur répéter que la seule chose qui compte vraiment, c'est l'histoire. Répéter qu'on se fiche de l'auteur et que si on peut très bien adorer un roman, cette adoration n'a aucune raison de se reporter sur celui qui l'a écrit.

Intéressantes conversations durant lesquelles je m'efforce de faire comprendre que le mot fan est né d'un autre mot, beaucoup moins anodin : fanatique, que si je possédais un vrai pouvoir, je com-

---

1. Suppression de la référence au site de Rageot pour LdP.

mencerais par tordre le cou aux fanatismes, à tous les fanatismes, et qu'un auteur n'a rien à faire sur un piédestal puisqu'il se contente de faire son boulot et puisque son livre est avant tout objet de partage et donc d'égalité. Le fanatisme se nourrit de l'intolérance et de la prétention, et je n'apprécie pas ces aliments-là !

Pas facile ?

De convaincre, non. De le penser, si.

J'ai la chance d'avoir grandi dans une famille modeste, dernier de quatre enfants, mère aimante, père ouvrier déraciné jeune de son Italie natale. Des gens simples qui, pour avoir trop souvent subi celle des imbéciles, considèrent que la prétention est un défaut. Tout comme l'égoïsme ou l'intolérance. J'écris des livres, des livres qui connaissent un joli succès, et je suis conscient à l'extrême que sans les lecteurs qui me suivent, sans les libraires qui me font confiance et l'équipe qui me soutient, ces livres n'existeraient pas. Quelle place reste-t-il à la prétention lorsque l'on sait être un maillon ?

Écrire est une superbe et surprenante aventure. Mon premier roman a été publié avant que je réalise que je l'avais écrit, m'évitant, chance incroyable, l'angoisse de la recherche d'un éditeur et les désenchantements qui naissent des lettres de refus. Chance encore, tous les manuscrits que j'ai soumis ont été acceptés. Chance toujours, certains de mes romans, dont celui que vous tenez en ce moment entre vos mains, se vendent suffisamment bien pour que, depuis quelques années<sup>2</sup>, je vive de ma plume.

---

2. *Trois ans dans le texte original.*

Chance donc, le nier serait le premier pas vers cette prétention que j'exècre, mais pas seulement chance. Travail et honnêteté.

Travail. De huit à dix heures quotidiennes plus les nuits d'insomnies. Partout. Derrière mon bureau essentiellement mais aussi à l'hôtel, dans le train, l'avion.

Travail solitaire d'abord puis, ensuite, travail avec mon éditrice. Long, prenant, gratifiant, intense. Nous sommes accordés, elle et moi – encordés conviendrait également – et, au fil du temps, nous avons appris à nous connaître, à nous respecter, à nous appuyer l'un sur l'autre pour avancer. Nous élever.

Elle me questionne, me pousse, me critique, me fait réfléchir, traque l'expression toute faite, la facilité, le tic, propose, écoute, admet, rebondit, suggère, reconnaît...

J'apprends. À écrire. À être moi.

J'apprends à apprendre, à reprendre, à comprendre...

Elle va rougir, pester, tempêter peut-être, mais l'endroit et le moment sont trop parfaits pour que je ne glisse pas ici le merci qui découle de ce que je lui dois.

Honnêteté. Base de l'écriture. J'ignore en l'écrivant si ce que j'écris a de la valeur et il ne m'appartient pas d'en juger mais il n'y a pas d'autres artifices dans mes livres que le sens des mots et le rythme des phrases. Être vrai. Écrire pour écrire, pour raconter une histoire et non pour tenter le surf sur une improbable vague mercantile. Cela n'induit en rien être lu davantage, être apprécié davantage,

être acheté davantage, mais cela offre l'inestimable avantage de rester soi et, accessoirement, de pouvoir se regarder sans frémir dans une glace.<sup>3</sup>

Je finirai donc en insistant sur l'essentiel : l'écriture est jubilation !

Jubilation quand j'arpente les territoires magiques de mondes imaginaires.

Jubilation quand mes personnages s'aiment, se disputent, parlent, se taisent...

Jubilation quand j'écris une scène de bagarre.

Jubilation quand, au détour d'un paragraphe, une phrase me fait pleurer.

Jubilation quand j'éclate de rire, seul devant mon ordinateur.

Jubilation quand une créature terrifiante surgit à l'improviste de derrière une page.

Jubilation quand un mot inespéré me donne le *la*.

Jubilation quand je parviens à faire partager ma-jubilation.

Jubile-tu, lecteur ?<sup>4</sup>

---

3. *Suppression d'un paragraphe du texte original sur l'aspect commercial des livres de PB.*

4. *Dernière phrase qui remplace le texte de conclusion de la préface de Carte Blanche à Pierre Bottero.*



## Et maintenant ?

*"...Et Pour Finir ?"*  
*Modifications annotées*

Qui désire voir un demi-auteur n'a qu'à sonner à la maison lorsque je viens d'achever un roman.

Demi-auteur car auteur coupé en deux.

Moitié joie, moitié tristesse.

Moitié regrets, moitié liesse.

Moitié mélancolie, moitié projection.

Moitié passé, moitié futur.

Demi-auteur.

Le *Pacte des marchombres*<sup>1</sup> est achevé. Que vous l'ayez lu ou non, qu'il soit un génial succès ou un flop retentissant, qu'il soit loué ou critiqué, réimprimé ou pilonné, il est achevé.

Il suit désormais sa route et si je veux qu'il aille loin, je n'ai qu'à espérer que l'élan que je lui ai donné soit suffisant.

Car je n'y toucherai plus, ne le transformerai plus, ne traquerai plus la répétition ou l'incohérence, ne chercherai plus le rythme d'une phrase, l'adjectif qui rendrait une scène plus forte ou celui qui, au contraire, l'alourdit.

Ce roman a germé en moi, grandi en moi, vécu

*1. Originellement, uniquement le "deuxième tome".*

en moi et voilà qu'il me quitte.<sup>2</sup> Séparation totale et définitive. Bien plus totale et définitive que celle d'avec l'enfant qui part et dont on sait, ou dont on peut espérer, qu'il reviendra.

Le livre n'a pas de remords, pas de faiblesses. Il passe de mon cœur au rayon d'une librairie, aux mains d'un lecteur, sans se retourner une seule fois, sans se poser la moindre question.

Bonne route, le livre !

Bonheur du travail accompli et de l'épanouissement qui en découle.

Chagrin de l'arrachement.

Vite passé quand même le chagrin. Un autre roman est déjà en train de germer, ses premières phrases, celles qui lui serviront de fondations, sont prêtes, exigent mon attention, ma collaboration, et puis...

Et puis cette trilogie<sup>3</sup> n'est pas morte, que diable ! Il m'a quitté, d'accord, mais il a toute sa vie de livre devant lui, et si un autre texte l'a remplacé sur mon ordinateur, elle-même n'est pas seule.

Alors...

Alors je voudrais remercier tous ceux et celles qui accompagneront ce petit morceau de moi en quête d'aventures et d'autonomie.

Remercier ma femme et mes filles pour leur patience et leur affection.

Remercier tous les membres de l'équipe Rageot pour l'énergie, le travail et la disponibilité qu'ils m'offrent sans compter.

Remercier les membres de l'équipe du Livre de Poche pour avoir joué la carte des Marchombres.<sup>4</sup>

---

2. *Originellement un saut de ligne + page.*

3. *Originellement "ce deuxième tome"*

4. *Suppression des remerciements pour la diffusion Hatier.*

Remercier les libraires, gardien(ne)s de l'âme des livres<sup>5</sup>, et les blibliothécaires, passeurs et passeuses s'il en est.

Remercier enfin mes lecteurs et lectrices parce que, sans eux, Gwendalavir ou la Maison dans l'Ailleurs ne seraient que des déserts moribonds.

*Pierre Bottero*

---

5. *Suppression des remerciements aux libraires spécifiques.*

